

Le balcon sur la mer

— Tiens-toi prêt mec, c'est pour demain !

L'homme lui asséna une petite tape sur l'épaule en guise d'accord. Amir se taisait, il venait de lui donner mille euros, la moitié de la somme pour traverser la mer. En face, les côtes de Sardaigne, porte de l'Europe. On n'entendait dans l'épaisseur de la nuit que le bruit rythmé des vagues qui avaient caressé les rochers de l'autre côté avant de venir mourir sur le sable d'un pays sans espoir.

Les six clandestins accroupis autour d'un maigre feu s'étaient levés à tour de rôle pour tendre leurs billets froissés au passeur qui les avait comptés d'un doigt expert.

Puis il était parti, les laissant seuls sur la plage d'Annaba.

Amir frissonna, il remonta le col de son blouson trop léger et reprit sa place autour du feu qui vivotait, faute de combustible. Les hommes se taisaient, ici, on apprenait à se méfier de tous. Tout près, dans l'obscurité que la lueur chétive des flammes n'arrivait pas à repousser, gémissait la mer. Amir respira l'air iodé au parfum de liberté.

Cette nuit il dormirait sur la plage. La dernière qui le séparait de la traversée, la dernière à prier en fixant l'horizon où se profilait son destin.

Six mois qu'il survivait dans cette ville d'Algérie en quête d'un passeur. Il avait accepté les travaux les plus pénibles, trempé dans tous les trafics pour réunir les mille huit cent euros, c'était le prix, on ne marchandait pas. Le passeur avait déjà traversé la méditerranée et les gars étaient arrivés à bon port. Enfin, c'est ce qu'on murmurait autour des feux.

En arrivant ici, Amir avait cru que le plus dur était derrière lui. L'air marin était chargé de promesses et il s'était enivré de cette odeur à en avoir la tête qui tourne. Il avait trouvé un abri près d'une maison de villégiature en bord de mer. Elle était fermée. Tapis contre un mur, il avait admiré le balcon en encorbellement, rêvant que sa mère vivait là et qu'elle s'appuyait contre la balustrade ouvragée pour jouir du spectacle sans cesse renouvelé de la mer battant le rivage.

— Tu sais nager, toi ?

Plongé dans ses pensées, Amir fut surpris par la question d'Abdou qui s'inquiétait de l'état du bateau, certains étaient si vieux qu'ils coulaient avant d'avoir atteint la côte.

Le garçon tentait son second passage. Le premier avait échoué tout près des côtes algériennes, le rafiot trop chargé avait chaviré sous l'assaut des vagues. Six personnes s'étaient noyées, Abdou avait pu regagner la plage à la nage. Retour à

la case départ mais rien ne décourageait les candidats au départ. Si on s'acharnait tant à les faire échouer, c'est que cela en valait la peine. Cette fois serait la bonne, Abdou était confiant en serrant dans son poing l'amulette qu'il portait autour du cou.

Amir répondit qu'il savait nager, mais à quoi bon si le bateau coulait ?

Issa se mêla à la conversation.

— Pourquoi t'inquiéter mon frère ? Le passeur, il a amené mon cousin de l'autre côté. Sa barque est peinte en noir pour pas que les gardes côtes la voient. Moi, pas besoin de me peindre, j'suis déjà tout noir !

Il rit doucement de sa plaisanterie et ses dents étincelèrent dans l'obscurité. Amir sourit à peine, l'inquiétude lovée dans son ventre ondulait comme un serpent.

— Si la police la trouve on pourra plus partir.

— Pourquoi tu veux qu'ils la trouvent ? Le passeur, c'est un malin. La barque, il l'a enterrée dans le sable. Personne peut la voir, tu piges mon frère ? Issa avait haussé le ton tout en triturant nerveusement son grigri.

Amir se tut. Il attisa les braises à l'aide d'un bout de bois, une gerbe d'étincelles jaillit puis retomba aussitôt, comme une lueur d'espoir qui s'éteignait.

— Si je dois mourir, je préfère être mangé par les poissons plutôt que par les vers.

La voix sortie de l'ombre était rauque, la voix d'un vieux.

— Nous sommes tous des *harragas*, des brûleurs, ne l'oublie pas, fils. Nous avons cramé nos papiers, nous n'exissons plus et nous ne devons pas avoir peur de la mort. Partir pour fuir la *hogra*, ce mépris qui se colle à nous comme la vermine.

Tête baissé, Amir tisonnait les braises. Les cendres volaient et les enveloppaient comme un voile.

Enroulé dans une couverture crasseuse, Amir avait du mal à trouver le sommeil. Il songeait à sa mère, seule dans son village planté dans le désert. Elle aussi devait penser à son fils, le seul à pouvoir les sauver de la misère qui les assommait depuis la mort du père. Elle devait prier tous les soirs pour qu'il arrive sain et sauf, trouve un bon travail et envoie les mandats pour nourrir les petits et rembourser la dette. Amir tâta à travers sa chemise le sachet de billets caché dans la ceinture de toile. Cette somme, pourtant, n'avait pas été suffisante pour payer le passage. Il avait dû décharger des camions, faire le guet pour les maffias locales. Il avait dormi dans des taudis et mangé peu, cela ne le changeait guère de sa vie d'avant, sauf qu'ici, dans cette ville côtière où venait s'échouer toute la jeunesse de l'Afrique, il avait côtoyé la richesse drapée dans sa morgue.

Une crampe durcit son ventre, la faute à la nourriture infecte. Il pensa aux galettes de manioc et aux beignets de haricot de sa mère. Les yeux fermés, il se remémora les repas en famille, quand la nourriture était encore abondante. Il les voyait tous, assis sur le sol de terre battue, ses huit frères et sœurs, jusqu'à la petite Aya qui

marchait à peine. Quand il reviendrait, elle ne le reconnaîtrait pas. Il sentit sa poitrine se serrer.

Pour leur dernier jour, Issa avait entraîné Amir jusqu'à la place du marché. Les marchands remballaient leurs éventaires sur des charrettes et les pauvres investissaient le lieu à la recherche d'épluchures. Des disputes éclatèrent pour un morceau de pastèque. Vifs et agiles, les deux garçons remplirent leur sac et se hâtèrent vers la plage où les attendaient les autres *harragas*. Houcine allait leur préparer une soupe dans un bidon.

Assis autour du feu, ils plongeaient leur boîte de conserve dans la marmite improvisée. Tout en avalant leur bouillon, ils racontaient leur périple pour arriver jusqu'à Annaba et sa plage Rizzi Ameur, passage obligé pour trouver un passeur. Ils venaient des pays voisins, Mali, Niger, Sénégal, où de plus loin. Tous avaient fui la pauvreté et la famine. Ils avaient affronté le désert, ce monstre féroce qui avait englouti tant des leurs. Leurs histoires s'empilaient en couches successives de peurs et d'opiniâtreté. Amir retrouva ses propres errances à travers ces récits. Mais plus encore, c'était l'avenir qui les taraudait. Atteindraient-ils enfin les côtes de cette Europe tant convoitée ? Les mieux renseignés parlèrent des ONG qui affrètaient des bateaux pour parcourir la Méditerranée et venir en aide aux frêles embarcations qui menaçaient de chavirer. Abdou, éternel optimiste, ajouta

— Tout navire en détresse doit être secouru, c'est la loi de la mer. Sur ces bateaux, il y a des marins, ils nous laisseront pas couler. Ils nous prendront à leur bord et nous donneront à manger.

— T'es sûr de ça ? Il y avait de la crainte dans les yeux de l'homme qui venait de parler. Moi, j'ai entendu parler de pirates qui te noient après t'avoir volé.

— Si ça arrive, on se défendra, mon frère, on est nombreux.

Amir n'écoutait plus les propos échangés dans le noir, il pensait aux siens, peut-être qu'en ce moment, assis autour du feu, ils parlaient de lui.

Le passeur arriva sans bruit tandis que le ciel se couvrait de gros nuages sombres. La mer commença à s'agiter, faisant danser le bateau qui sembla encore plus frêle. Un petit grain et ça passe affirma le passeur qui voulait que l'embarquement se fit dans le calme. Dans l'obscurité à peine trouée par le faisceau d'une lampe torche, ils entrèrent dans l'eau en se cognant les uns aux autres et s'accrochèrent au plat-bord pour grimper.

Combien étaient-ils, dans ce bateau trop étroit ? Serrés les uns contre les autres, ils suaiient de chaleur et d'effroi mêlés. Amir sentit son cœur qui s'affolait, la peur ne le quitta plus.

Le bateau s'était éloigné sans bruit avant que le passeur ait démarré le moteur. Très vite, ils avaient perdu de vue le scintillement des lumières de la côte. Les ténèbres, chaudes, poisseuses, les enveloppèrent. Pas une étoile au-dessus de leur tête, seule l'eau noire qui les entourait.

Puis le vent se mit à forcir, les vagues à grossir et l'orage éclata. Une pluie drue, violente leur cingla le visage, le corps. Ils hurlèrent lorsque les flots soulevèrent le pauvre esquif. Balloté, le bateau tenait bon mais très vite, la coque se remplit d'eau. Des cris encore, vite avalés par les bourrasques. On s'agitait à la proue du bateau et Amir crut voir des ombres basculer dans la mer.

Trempés et gelotant de froid, ils naviguèrent des heures interminables au milieu d'une mer déchaînée. À quel moment avaient-ils chavirés ? Amir l'ignorait, l'épuisement avait fait de lui un pantin sans volonté. Le contact de l'eau glacée le sortit de sa torpeur, il tenta de nager dans l'obscurité mais les vagues étaient trop fortes. Il sentit qu'il coulait, emportant l'image de sa mère, souriante et radieuse dans son boubou bariolé. Debout derrière la balustrade ouvrageée du balcon en encorbellement qui donnait sur la mer, elle lui faisait un signe de la main.